

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Alexis PEIRY

Poésie et réalité

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1940, tome 39, p. 139-143

© Abbaye de Saint-Maurice 2011

POÉSIE ET RÉALITÉ

A propos d'un Roman

Fumant « à l'envi » nos belles pipes Gambier, dont le culottage plein de surprises et de déceptions nous passionnait innocemment, nous avons passé, mon ami le peintre M. et moi, vers la fin de ce dernier hiver, une soirée des plus charmantes. Dans l'intimité de la maison blanche, à la fois paysanne et aristocratique, entre Arlequin et Colombine peints sur le mur, des deux côtés de la cheminée de briques où pendaient à la crémaillère de gros épis de maïs, nous parlions tout naturellement de pays du Rhône, tandis qu'au dehors le föhn soufflait avec violence. Nous avons relu ensemble quelques pages de Charles-Albert Cingria, parues le 5 novembre 1931 dans l'hebdomadaire « Aujourd'hui » sous le titre : « Ce pays qui est une vallée ». Et M. me disait que jamais rien d'aussi profond, d'aussi génial, d'aussi essentiel n'avait été écrit sur le Valais. Bien que, comme l'auteur l'avoue en terminant son article, « un écrit sur ce pays, qui est la vallée par excellence, soit impossible », il faut bien reconnaître que les lignes qui suivent, que j'aurais tort de ne pas rappeler, en disent plus long sur l'âme du Valais que tant de livres divers qui n'en ont décrit que la rude écorce :

« Que veux-je dire en somme ? rien, sinon que la fine fleur d'avoine d'une peau blanche et la dépense d'atours de soie ou de laine ou de cuir fin témoignent, dans le peu de moyens que fait la parcimonie de l'habitable, d'un à-coup sûr instinctif dans ce qui est une réalisation de ce qu'il y a de plus authentiquement aristocratique sur le globe. Mais je dis cela mal. Je veux surtout que l'on comprenne à quel point cela est excitant, car une telle réussite dans le climat moral n'implique nullement une séparation des énergies indispensables (plus près de la vigne, plus près de la terre, plus près du roc, plus près du sable). L'herbe follement aromatique où éclatent les sauterelles et qui force le son des clochettes, quand les chèvres en arrachent les touffes, reste à la base du sentiment, même historique, lequel se transmet avec grandeur, mais surtout — je n'insisterai là-dessus jamais assez — avec simplicité. L'aristocrate est presque rustique et le rustique est déjà aristocrate. Cette quasi non-différenciation très étonnante a pour véhicule une générosité également physique. La liberté, quand elle a pour base une égalité naturelle, n'implique aucune revanche des classes. La pauvreté ou le manque d'instruction ne fait que dénuder un marbre, c'est-à-dire le rendre apparent, ce qui n'offense ni celui qui le considère, ni celui qui est l'objet de cette inspection dont il sent d'avance que c'est de l'amour. Il y a donc cette ville, et elle est d'habitable ancien, et les enfants y sont des enfants, et les femmes y ont une contenance, un port,

un tragique, les atours argentés et ces belles chairs blanches élégiaques évanouies d'une peinture de grand genre. Tout cela, je le répète, sans frais apparents et comme allant de soi-même. C'est le catholicisme : non un catholicisme qui s'est détruit et reconstruit : un catholicisme qui se continue. »

C'est de la ville de Sion que parle Charles-Albert Cingria. Mais ce jugement qu'il porte sur la capitale, pourvu qu'on lui donne tout son sens, vaut pour tout le Valais.

C'est la grandeur même de ce pays et sa richesse humaine qui risquent de tuer les peintres et les poètes qui s'y attaquent : les uns, parce que, n'ayant aucune puissance de pénétration, ils restent en dehors de lui et les autres parce que leur paresse créatrice et leur facilité à découvrir ce qui étonne et flatte les snobs les fait mourir dans leurs sujets. Les premiers sont légion : je ne parle pas seulement des touristes, des estivants et des collectionneurs de « vieilles coutumes », mais de tous les « peintres » et « poètes » qui n'ont vu de ce pays que l'extérieur et la surface, les amateurs de pittoresque qui croient avoir tout dit quand ils ont campé un Cervin pyramidal, photographié un bisse ou décrit un combat de reines. Les seconds voudraient être moins naïfs. Ils savent qu'il y a une âme derrière ces choses. Le malheur est que cette âme leur échappe. En tout cas, il manque à leurs œuvres ce signe infaillible de toute création : la transposition artistique de la réalité assimilée authentiquement par la personne de l'artiste. Qu'il s'agisse de paysages, de types picturaux d'hommes ou de femmes, de sujets littéraires humains, avec leur âme et leurs passions, le Valais est un pays si abondant en poésie à l'état matériel et brut qu'il y a ce terrible danger que l'interprète de cette poésie se contente d'une transcription immédiate, sans y rien mettre du sien. Le pire est que tous les badauds sont pipés à ce commerce déloyal : le mot n'est pas trop fort puisqu'il s'agit d'une véritable fraude : ce que bien des peintres et des romanciers ont livré au public, ce n'est pas le produit de leur création, mais des images faciles du pays qu'ils ont volé et vendu.

Depuis la vieille querelle du XVII^e siècle où les Anciens et les Modernes se battaient autour de la notion de poésie, c'est toujours la même erreur relative au sujet de l'œuvre d'art. Quand le fanatique Desmarets de Saint-Sorlin affirmait la supériorité artistique des poètes chrétiens sur les anciens — et Chateaubriand raisonne presque aussi faux — à mesure égale ou même inférieure de génie, sous prétexte que les sujets chrétiens sont plus sublimes, il se trompait autant (mais du moins était-il de bonne foi) que les « artistes » d'aujourd'hui qui s'imaginent que la beauté du sujet

dispense d'avoir du génie. Et une fois de plus, combien Cézanne avait raison de trouver plus difficile de peindre une pomme qu'une crucifixion !

Nous en étions venus, mon ami et moi, au cours de la conversation, à conclure que seul serait capable de dire le Valais un vrai Valaisan qui le verrait de l'intérieur et comme en lui-même. Il n'aurait plus alors qu'à parler, parler de n'importe quoi, à condition, évidemment, qu'il fût un vrai poète. Je dis bien : parler de n'importe quoi ; car ce que nous lui demandons, ce n'est pas qu'il nous montre des curiosités folkloriques ni des spécialités locales, mais son âme, et, par elle, celle de son pays. Surtout, qu'il n'ait pas l'air d'un cicérone, ni d'un épicier qui dresse une devanture de magasin ; qu'il ne veuille pas à tout prix faire admirer, prouver, exhiber ; mais que, cette beauté et cette grandeur, desquelles il a été nourri dès l'enfance, il les révèle infailliblement, dans un langage simplement humain, et presque à son insu.

Nous souhaitions ardemment voir venir un jour ce poète.

Et voici qu'au même moment paraissait en librairie un roman du chanoine Marcel Michelet : « **Le village endormi** ». L'écrivain avait déjà laissé entrevoir dans un livre publié en 1937 quelque chose de ce talent qui éclate aujourd'hui. Il avait déjà alors, malgré les exigences et les restrictions du sujet, (qui était une biographie), révélé, outre d'incontestables qualités techniques, une délicate sensibilité jointe à une profonde compréhension de ce pays qui est le sien.

J'ai lu son dernier roman avec une admiration et une joie toujours croissantes. L'œuvre que nous désirions, mon ami et moi, était là. On sait que toute vraie poésie s'évanouit et s'émiette à l'analyse : comment expliquer cette œuvre si simple et si fraîche ? On a évoqué, pour en situer l'atmosphère poétique, le « Grand Maulnes » d'Alain Fournier, « Campagne », de Raymonde Vincent, que sais-je encore ? Mais pourquoi succomberions-nous à cette manie de juger toujours d'une œuvre en fonction d'une autre et de vouloir établir partout des classifications ? Le « Village endormi » se suffit à lui-même ; c'est un roman parfaitement original, rigoureusement traditionnel en ce qui doit être traditionnel et entièrement neuf en ce qu'il doit avoir de neuf.

Un enfant, Paul Délèze, vit, avec son père, sa mère, ses frères et sœur, ses amis et « ennemis » d'enfance, son village. Tout ce qui entre dans sa vie de chaque jour, depuis « l'inexorable appel de la voix merveilleuse » perçu dans « ce filet d'eau de tendresse mortelle », à travers tous les drames que l'enfant souffre ou devine autour de lui, à

travers cette découverte quotidienne du monde dans les peines et les joies d'un cœur ouvert à l'amour de tout ce qui peut être aimé, jusqu'au milieu de ces humbles travaux montagnards, qu'il s'agisse de faire boucherie ou de conduire le fumier gelé sur les champs, tout est imprégné de poésie : la poésie des choses elles-mêmes, doublée de celle qui naît dans le cœur et la fantaisie d'un enfant que cette beauté fait rêver.

On sait que les gens de Nendaz aiment leur « plateau » au point que, fussent-ils à Rome ou à Paris, ils en ont sans cesse la nostalgie. Le roman de Marcel Michelet pourra sembler à certains trop sentimental. Des critiques superficiels pourraient lui souhaiter plus de violence extérieure pour être un roman valaisan. Il me suffirait de citer l'histoire terrifiante du « Mauvais Riche » pour prouver le contraire : je ne connais pas un conte de Maupassant, ni de Barbey d'Aureville, ni de Villiers de l'Isle-Adam qui soit si cruel. Mais la question n'est pas ici : il faut se hâter de dire que Nendaz n'est pas tout le Valais et, surtout, que la vraie violence se trouve ailleurs que dans les bagarres électorales. Il y a cet héroïsme conjugal et familial qui est fait beaucoup plus de patience que de révolte et de brutalité.

D'ailleurs, cette tendresse, cette douceur diffuse tout le long du livre ne fatigue aucunement, parce que l'auteur se connaît : « Paul était ainsi étrangement fait ; son âme regardait toujours en arrière. Que de choses en une année se sont marquées au ciel de l'enfance ! Le commencement de l'hiver où il éprouvait de si grandes frayeurs, les colères soudaines de son père qui s'éteignent maintenant dans une telle bonté ; les dramatiques efforts pour entrer dans la personne des **autres**, et le peu qu'il en reste... » Et justement parce qu'il se connaît, l'écrivain se défie ; dès que la fibre sensible est trop tendue, tout comme fait Molière quand il sent que sa comédie devient tragique, sans contrainte, sans artifice, le vrai Valaisan se découvre dans une anecdote ou même dans une simple boutade pleine de l'humour le plus authentique et le plus original qui puisse être.

Il pourrait sembler, d'après cet aperçu, que le livre de Marcel Michelet soit plutôt une suite d'histoires, entrecoupées de descriptions. Qu'on se détrompe : ce qui en fait un vrai roman, c'est une réelle **progression** dans la connaissance des personnages, auxquels la personnalité du petit Paul Délèze assure l'unité parce que c'est dans son âme que tout ce monde évolue. Le décor lui-même n'est pas facultatif. Nul ne serait tenté — ce serait d'ailleurs bien difficile — de lire le roman de Marcel Michelet comme, enfants, nous lisions ceux de Jules Verne, ayant bien

soin de sauter par dessus toutes les descriptions qui n'étaient que des hors-d'œuvre retardant l'action. Ici rien de semblable ; les hommes sont si profondément plongés au sein des choses qui les entourent que celles-ci font partie de leur vie, au point qu'on ne saurait dire où les hommes finissent et où la nature commence.

Tout le reste — et c'est peut-être l'essentiel — ne pourrait être montré qu'à grands renforts de citations. On nous en dispensera. Nous laissons au lecteur la surprise de toutes ces pages d'une fraîcheur exquise. Il y a des scènes enfantines aussi émouvantes que certains chapitres des Frères Karamazov ; l'histoire de Gilles de Retz avec le vieux Thor est aussi féerique que l'escapade du grand Maulnes au domaine merveilleux.

Avant de terminer, je m'en voudrais de ne pas féliciter Marcel Michelet d'avoir écrit son livre avec la distinction et la dignité qui lui convenait et de nous avoir fait grâce des déplorables artifices de ce jargon populaire, de cet argot montagnard dont nous ont ressassé les oreilles tous les primaires maladroits qui n'ont réussi souvent qu'à se couvrir de ridicule en défigurant la réalité. Je ne puis m'empêcher, en songeant à ces gâte-métiers de revoir encore une fois cette admirable photo du novice Bourban, debout entre son père et sa mère, à la page 88 du livre où sa vie est racontée. N'est-elle pas l'illustration la plus éloquente des lignes de Charles-Albert Cingria que je citais au début de cet article ? Quelle dignité ! quelle aristocratie !

En face de cette photographie, figurait une lettre à son fils de ce rude montagnard qui me fait penser au « Chevalier à la main sur le cœur », du Gréco ; une lettre qu'on dirait écrite au milieu du plus pur XVII^e siècle classique, tant elle respire de grandeur et de dignité.

«... Cependant, pour correspondre à ton amour filial qui, même dans les choses saintes, ne te permet point d'agir sans consulter, après Dieu, ceux qui te sont chers à tant de titres, et dont tu n'as jamais oublié l'autorité ni méprisé les conseils, je te dirai donc que, les larmes aux yeux et le cœur ému, je ne puis assez t'exprimer combien nous sommes heureux de ta détermination... »

Cette seule phrase devrait en faire réfléchir plusieurs parmi ceux qui se sont mêlés, sans y rien comprendre, de littérature valaisanne.

Marcel Michelet s'est montré digne du grand pays qu'il aime. Il suffira, à ceux qui craignent que la violence ne réussisse un jour à niveler tous les peuples, de lire le « Village endormi » pour sentir qu'il est des choses en nous que ne pourront détruire ni la force, ni la guerre, ni le temps, ni la mort.

Alexis PEIRY.